

Revue *Europe*, novembre-décembre 2020 / N° 1099-1100, notes de lecture.
Recension du livre de Bernard Lallement, *Suzette et le plésiosaure* (Editions TriArtis), par Thierry Romagné.

.....

Bernard LALLEMENT : *Suzette et le plésiosaure* (Éditions Triartis, 18 €).

Quand on commence la lecture de *Suzette et le plésiosaure*, il faut accepter de s'embarquer dans un texte hétéroclite, hérissé de récits divers, d'histoires parfois très fantasques. Car *Suzette et le plésiosaure* est d'abord un recueil de recueils, ainsi que nous l'apprend la quatrième de couverture : quatre recueils de nouvelles et un dialogue théâtral, inédits pour certains, publiés précédemment en volume ou en revue¹ pour les autres, le tout échappant subtilement cependant à l'éparpillement. La première partie, « Narrations » commence par des départs, des migrants qui veulent franchir une frontière, des chômeurs qui n'ont plus grand-chose à perdre, des fêtards solitaires, au petit matin, des gens aux prises avec les « monstres de [la] vie » dont on a d'ailleurs parfois du mal à déterminer s'ils sont, ces monstres, intérieurs ou extérieurs aux personnages. Ce sont tous des gens qui ne vivent pas assez, pas comme ils voudraient vivre. Tous veulent partir en tout cas, aller autre part, recommencer et Bernard Lallement est très convaincant dans l'art de nous faire ressentir le besoin de bouger, la nécessité d'aller plus loin, ailleurs. Mais dans une autre partie (« Derrière le monde »), partir signifie surtout regarder derrière la porte, s'enfoncer dans le sol. L'auteur, qui est un ancien des Arts-déco, a souvent manifesté, dans des œuvres mêlant mots et photos, son goût pour la terre, la pierre, les roches, les grottes. C'est ce même intérêt qui le conduit dans les boyaux, les galeries ou les trous sous le plancher dans lesquels se retrouvent ses personnages. En des phrases surprenantes, laissant parfois filtrer la confidence insolite au milieu d'énoncés neutres, ceux-là décrivent aussi bien ce qui les entoure que leur intériorité, leurs démons profonds. Dans sa prose, Bernard Lallement fait montre d'une remarquable aisance syntaxique qui bouscule parfois la langue mais pour produire ces émotions profondes, exactement rythmées : « Dans son appartement vide du dix-neuvième étage, il venait de finir une boîte

1. « Quelque part » a paru dans le n° 1069 d'*Europe*, mai 2018.

de sardines. La vue estomaquait. Le vide-ordures à bascule portait l'étiquette de la dernière désinsectisation. Du linoléum, dans la cuisine. Ainsi se calmait-il les nerfs, dans ce désert suspendu. Le soir, il planait au-dessus de la ville dans le couchant sacrifié de l'ennui. Mais là, pas d'infirmière. La solitude, la vraie. » La dernière partie « Tout sauf l'homme » réunit dans un ultime recueil quelques personnages que l'on peut retrouver d'une nouvelle à l'autre, qui se croisent, qui se parlent ou qui se perdent. Ils souffrent eux aussi de la solitude, de l'indifférence, « des images virtuelles » et du « baratin incessant », de ce qui nous isole communément. L'un d'entre eux, pourtant, comprend qu'il est écrivain, l'écrivain peut-être de ce que nous lisons, après nous avoir relaté, dans une première fin, une fin alternative mais abandonnée, son suicide. Peut-on partir, échapper à l'isolement, à la mort sociale ou réelle sinon par l'écriture ? « Chaque mot gagné sur la nuit l'éloignait du jour qui allait suivre, normalement, sauf si elle se mettait à jouer de la comemuse avec le tuyau du gaz », est-il dit d'une femme sans contact réel avec les autres. Jean-Baptiste Para a raison de souligner dans la préface « une invention langagière, proprement mirifique par moments » mais allant de pair avec « l'incertitude du lecteur quant à la suite du récit, ou plutôt la certitude de l'inattendu ». Cette femme va-t-elle se suicider ou poursuivre sa vie rêvée qui n'est pas une vie de rêve ? Il s'agit de lutter contre la réification de l'homme dans ces pages (« Nous sommes de plus en plus des trucs pour l'homme », affirme un personnage) et l'un des moyens pour gagner ce combat est l'écriture, cet art qui permet peut-être de tuer le temps et par là même d'effacer ou d'alléger le sentiment de séparation, d'abandon, d'ennui que nous pouvons éprouver. . .

Dans ce livre, la Suzette du titre est l'héroïne d'une ahurissante histoire d'amour avec un plésiosaure, ce presque reptile selon son étymologie, disparu avant l'apparition de l'homme et qui la convoite. Le temps a emporté cette espèce animale mais pas forcément les tentations qu'elle suscitait. Or cette histoire remontée du fond des mers et des âges est narrée par un marin du XVIII^e siècle, un gabier dans sa mâture ! Lors d'une bataille navale, ce marin préfère observer le combat plutôt que de s'occuper des voiles et de la manœuvre. Déféré ensuite devant l'amiral, l'homme d'équipage est privé de sa langue d'expression parce qu'il a « vu ce qu'il fallait voir ». Le titre bien entendu résonne avec le récit de Suzanne et des vieillards de la Bible parce qu'à chaque fois celui qui a vu, vraiment vu, là la nudité d'une femme magnifique, ici la solitude d'une humanité mélancolique, est puni. Mais contrairement aux vieillards condamnés à mort, la sanction qui frappe le gabier au milieu des vergues et des vents, « hors du monde, héritier d'un ciel [qu'il] ne mérite pas » et métaphore probable de l'écrivain, consiste à s'exprimer dans une langue appauvrie. S'ensuit cet incroyable dialogue entre Suzette et ses interlocuteurs. On ne peut que remarquer alors que l'idiome étrange favorise l'émergence du récit archaïque des amours de Suzette et du plésiosaure, mais n'est-ce pas justement le pouvoir de l'écrivain luttant avec le langage de nous raconter des fables qui nous font oublier notre solitude ?

Thierry ROMAGNÉ